

Malrigou, un art de famille

À Saint-Jean-d'Estissac, Philippe Chambost a pris le relais de son père Pol, célèbre céramiste, pour approfondir l'idylle entre l'art et un domaine qui a aussi appartenu au décorateur Serge Royaux. Tous les ans, les Jardins de Malrigou accueillent le bien nommé festival « L'Art est dans ma nature ».

Il existe des bâtisses qu'on sent d'emblée nimbées d'une vitalité particulière, au-delà des histoires séculaires qu'ont à nous raconter leurs vieilles pierres. L'Hospice de Malrigou est de celles-ci, qu'une flamme artistique réchauffe au contact des formes les plus contemporaines de l'art décoratif.

Ces affinités récentes sont pourtant bien éloignées de sa vocation médiévale. Édifiée entre 1430 et 1440, la maison noble du bourg de Saint-Jean-d'Estissac est alors la propriété d'Amaury de Bideran, surnommé Malrigou, qui s'est rallié au parti anglais. Elle affiche des éléments défensifs tels créneaux et meurtrières, qui disparaîtront à la Révolution.

Une immersion vitale dans la nature

L'amorce de son destin artistique se situe à la fin des années 1950, alors que s'estompent les tourments de l'Occupation, venus rappeler que la douce campagne du Périgord pourpre n'était pas à l'abri des résurgences de la violence humaine. Quand Serge Royaux, le célèbre décorateur des palais de la République⁽¹⁾, décide de se réfugier dans la quiétude de ce berceau de verdure, Malrigou accède à une nouvelle vie, qui la réveille de sa rustique torpeur.

Royaux, après avoir assaini le lieu, s'applique à lui apposer sa patte esthétique, respectueuse de l'environnement historique et architectural. Des artisans du cru rehaussent la beauté des bâtiments d'éléments traditionnels, tomettes, briquous, chaux, sables locaux, et s'appuient sur les essences du terroir, chêne et châtaignier. Placards en voliges jointoyées, poutraisons aux teintes assombries, le nouvel hôte de Malrigou conjugue ambiances médiévales et confort moderne. Il dessine aussi les grandes lignes du jardin, autour d'une fontaine qui anime la cour intérieure. Des dénivellations de terrain sont créées, offrant au pas du promeneur des plaisirs variés, au gré d'imaginatifs îlots végétaux. If, chèvrefeuille, marronnier, néflier, cognassier, rhubarbe, le luxuriant camaïeu s'harmonise au délicieux puzzle des toitures de tuiles plates.

L'épisode Royaux, s'il enclenche sa renaissance, ne sera finalement qu'une courte parenthèse dans l'histoire de Malrigou. C'est la famille Chambost qui va affirmer durablement la personnalité culturelle du domaine. Pol Chambost⁽²⁾, quand il ancre sa carrière et sa vie en Périgord, approche de la soixantaine. Sa réputation internationale de céramiste est désormais bien assise. Il éprouve un besoin impérieux de souffler, d'échapper à un tourbillon professionnel qui ne lui laisse guère de répit.

Les éclats d'obus qui ont failli lui coûter la vie en 1940, lui ont aussi indirectement permis de se lancer corps et âme dans la création, armé d'un solide bagage technique forgé à l'école des Arts appliqués. Soutenu par des parents artistes, il en est sorti avec un diplôme de sculpteur, mais plutôt que la rudesse de la pierre, c'est la malléabilité de la terre qui l'attire. Après un détour par l'art funéraire, il se lance dans l'art culinaire. Après-guerre, il est de tous les salons qui comptent, à une époque où il faut reconstruire la France, allier le beau à l'utile. Le style Chambost marque les années 50, jusqu'à s'immiscer dans les décors du film *Mon Oncle*, de Jacques Tati.

Colette Guéden, directrice artistique de Primavera, rayon art et décoration du grand magasin du Printemps, règne telle une papesse du bon goût sur l'artisanat d'art parisien. Elle va

permettre à Pol d'exposer ses créations aux yeux des principaux commanditaires, et de les exporter jusqu'aux États-Unis⁽³⁾.

Si bols, plats, pichets signés Pol Chambost imposent l'élégante sobriété de leurs courbes et de leurs émaux colorés, traités avec une virtuosité sans égale, la fantaisie revendiquée de leur créateur s'exprime aussi dans une science du trompe-l'œil qui ne le fuira jamais. Il invente par exemple un service à huîtres resté fameux, dont l'aspect nacré suggère à s'y méprendre la coquille interne de ses mollusques muses.

Parallèlement à la reconnaissance de son travail, Pol Chambost n'hésite pas à s'engager dans des responsabilités nationales. Vice-président de la chambre syndicale des céramistes, il est chargé d'organiser le premier Salon de la Céramique, qui deviendra, dans sa version actuelle, le Salon Maison et Objet, référence absolue de la déco et du design.

Pol est à la tête d'une entreprise qui va compter jusqu'à 14 salariés, mais n'a jamais eu l'âme d'un gestionnaire. Si l'appui précieux d'Irène, qu'il a épousée en 1956, l'aide à surmonter les contraintes professionnelles, il s'échappe dès que possible d'un univers qui le frustre de son irrépressible inclination de communion avec la nature. « Nous avons une maison de campagne dans l'Yonne, se souvient son fils Philippe. Pour mon père, c'était avant tout pêche et jardinage. »

L'annonce déposée par le couple Royaux pour la vente de Malrigou lui semble alors providentielle. Pol connaît la Dordogne depuis 1962, il a donné une conférence à Villablard à l'invitation du club de céramique de Mussidan. Le domaine de Saint-Jean-d'Estissac est idéal par son isolement champêtre, mais aussi par cette immense dépendance qu'il va pouvoir réhabiliter en atelier. Car s'il s'agit de changer de cadre de vie, Pol n'en continuera pas moins à honorer certaines commandes et à participer régulièrement à des salons. Il veut poursuivre son activité en tranquille osmose avec sa chère Irène, qui l'épaule pour les retouches, la cuisson et la commercialisation des œuvres. Ensuite, il souhaite abandonner les arts de la table pour se lancer dans une production plus décorative. Saisissants, ses « œufs » de toutes tailles deviendront emblématiques des années 70. « Il était prêt à tous les défis, souligne Philippe Chambost. Un jour, je suis revenu avec des œufs de caille et de grive, et lui ai demandé de les reproduire en céramique, ce qu'il a su immédiatement faire en respectant les nuances.⁽⁴⁾ »

La mémoire comme viatique pour l'avenir

Philippe Chambost s'imprègne de cet environnement foisonnant. L'immersion dans la nature développe chez lui une passion d'entomologiste. « Du jour au lendemain, quand nous sommes arrivés ici, j'ai eu un chien, et un filet à papillon dans les mains. » Plus tard, quand il ouvrira le jardin vers la forêt et les vergers, il prendra soin de ne pas faucher la totalité des prés, pour préserver des espaces vitaux à la faune minuscule.

C'est lui qui va s'avérer le pivot avisé de la troisième phase contemporaine du domaine, peut-être la plus éclatante au niveau de son identité car elle se superpose à son ouverture au public.

Lorsque sa mère disparaît en 1999, Philippe se consacre avant tout, en parfait gardien du temple, à maintenir vivace la mémoire du travail de ses parents. La maison est encore parsemée des œuvres de Pol Chambost. Philippe, avec l'opiniâtreté rigoureuse dont le souffle nourrit toutes ses activités, se documente sur l'univers passé et présent de la céramique.

L'entretien du feu sacré culmine en 2006 avec la tenue d'une rétrospective Pol Chambost à la galerie parisienne Thomas Fritsch, et la sortie d'un livre pertinemment illustré⁽⁵⁾.

Dès lors, un chapitre se clôt. La stature lumineuse de Pol Chambost n'en a pas moins laissé ses descendants dans l'ombre de sa renommée. L'émancipation de la grandeur paternelle va passer par une vision ouverte, collective et patrimoniale de la céramique et de l'art actuel.

Philippe se positionne dorénavant en collectionneur d'œuvres contemporaines, avec toujours en filigrane de son ambition, l'espace privilégié de Malrigou. « Ma problématique était toute

simple : comment un collectionneur peut-il rendre service aux céramistes ? Réponse : en achetant leurs œuvres et en les montrant. »

Cette nouvelle direction n'est pas une rupture. La promotion des artistes et du territoire se fait, conformément aux statuts de l'association Les Amis de Pol Chambost, en lien étroit avec l'œuvre de l'éminent céramiste. Une première exposition voit le jour dans les jardins et les bâtiments. « Il fallait rendre accessible à tous le croisement des genres entre l'artistique, le minéral, le végétal et l'animal. » Petit à petit, les contours du projet se dessinent plus clairement. Philippe possède en atout maître un double héritage artistique et architectural qui transcende le petit paradis de Malrigou⁽⁶⁾. En 2010, avec l'aide du Conseil général et d'autres associations locales⁽⁷⁾, la manifestation resserre sa cohérence sous la judicieuse appellation « L'Art est dans ma nature ». Le domaine s'autorise une grande bouffée d'air frais avec l'accueil en résidence de jeunes créateurs.

Au détour d'un massif ou d'un sous-bois, des pièces déconcertent savoureusement le regard. En 2012, on pouvait aussi bien tomber nez à nez avec les gargouilles colorées de Christian Legendre, qui se miraient dans la fontaine, qu'avec les jupes des nymphes de Lydie Clergerie, suspendues aux châtaigniers comme de fantomatiques corolles. Si Malrigou, et tous les beaux lieux patrimoniaux en général, peuvent se muer en incomparable réceptacle pour l'art contemporain, cette idée de fusion des genres et des espaces n'allait pas nécessairement de soi il y a seulement quelques années. « Je pressens chez les artistes invités ce qui pourra correspondre à l'esprit du jardin, envisagé comme une galerie d'art à ciel ouvert. Nos exposants sont des artistes professionnels, ils ont un vrai discours par rapport à leur œuvre et au lieu. »

Philippe superpose à ses journées de kinésithérapeute et d'ergonome une énergie de tous les instants pour entretenir le domaine. Dès potron-minet, il est aux petits soins du superbe potager que son père avait fait revivre. Dorothee Loriguet, la compagne de Philippe Chambost, elle-même sculptrice, lui apporte un appui solide, en scindant son temps entre Paris et Saint-Jean-d'Estissac. « Nous partageons nos coups de cœur, nous n'invitons jamais quelqu'un à exposer si nous avons des divergences sur l'appréciation de son travail. »

Dans cette généreuse histoire de famille, la relève pointe déjà le bout de son filet à papillon. « Papa, on a attrapé un flambé⁽⁸⁾ qui butinait la lavande ! » se réjouissent Samy et Laurette, les jeunes enfants de Philippe, heureux de batifoler dans l'inspirante végétation du Périgord. Nul doute que l'ambiance qui les enveloppe à Malrigou leur permettra aussi d'y perpétuer cette heureuse rencontre entre l'art et le patrimoine.

Hervé Brunaux

⁽¹⁾ Voir *Le Festin* 84.

⁽²⁾ Pol est le diminutif d'Hippolyte.

⁽³⁾ Un événement a rappelé combien l'œuvre du céramiste français, disparu en 1983, avait façonné l'imaginaire d'artistes du monde entier. En 2009, Raf Simons, styliste belge de la maison Gil Sander avant de devenir le directeur artistique de Dior, présente à Milan une collection dont une grande partie des créations sont habitées par le style Chambost. Vestes clepsydres, robes en formes de vase, l'hommage éclate aux yeux de la planète mode.

⁽⁴⁾ On peut actuellement les admirer, rassemblés dans un nid, lors de l'exposition « Trompe-l'œil : imitation, pastiches et autres illusions », qui se tient au musée des Arts-Décoratifs, à Paris, jusqu'en 2014. Plusieurs autres pièces de Pol Chambost y sont par ailleurs exposées.

⁽⁵⁾ *Pol Chambost, Sculpteur-céramiste, 1906-1983*, éditions Somogy.

⁽⁶⁾ En 2012, en référence à Pol Chambost, la maison, le jardin, mais aussi l'atelier, ont été inscrits à l'Inventaire Supplémentaire des Monuments Historiques. C'est une première pour la demeure d'un céramiste.

⁽⁷⁾ En 2012, elle a associé trois jardins : Malrigou, les Jardins de la Brande à Fouleix, le jardin collectif du Paradis à Montagnac-la-Crempse. Ce sera le cas tous les deux ans.

⁽⁸⁾ Flambé : papillon aux grandes ailes zébrées de bandes noires.